



University of Kelaniya – Sri Lanka

Centre for Distance and Continuing Education

Bachelor of Arts (General) Degree Second Examination (External) – 2013/14

2017 April – June

Faculty of Humanities

French - FREN - E 2025

(New Syllabus)

French Language History & Texts

Answer all questions

No. of questions : 03

Time : 03 Hours

1. French Language

Composition guidée (30 pts)

Critique

Faites la critique d'un film que vous avez récemment vu.

- Racontez brièvement l'histoire
- Si vous l'aimez, dites pourquoi vous l'aimez, si vous ne l'aimez pas dites pourquoi vous ne l'aimez pas

2. History of French Literature

Histoire de la littérature française (2 x 20). Choisissez 2 sujets et rédigez environ 100 mots

- Caractéristiques des textes médiévaux
- Définissez la Renaissance
- Le but des fables de la Fontaine
- Louis XIV

3. Texts

La littérature française : Molière

Choisissez option **A** ou **B** et faites une analyse. (30 pts)

A. L'avare

SCÈNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE.

- HARPAGON. — Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou; vrai gibier de potence.
- LA FLÈCHE. — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.
- HARPAGON. — Tu murmures entre tes dents.
- LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous?
- HARPAGON. — C'est bien à toi, pendarde; à me demander des raisons: sors vite, que je ne t'assomme.
- LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait?
- HARPAGON. — Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.
- LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.
- HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires; un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.
- LA FLÈCHE. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?
- HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?
- LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché?
- HARPAGON. — Non, coquin, je ne dis pas cela. (À part.) J'enrage. Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.
- LA FLÈCHE. — Hé que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?
- HARPAGON. — Tu fais le raisonneur; je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (Il lève la main pour lui donner un soufflet.) Sors d'ici encore une fois.
- LA FLÈCHE. — Hé bien, je sors.
- HARPAGON. — Attends. Ne m'emportes-tu rien?
- LA FLÈCHE. — Que vous emporterais-je?

HARPAGON. — Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.
 LA FLÈCHE. — Les voilà.
 HARPAGON. — Les autres.
 LA FLÈCHE. — Les autres?
 HARPAGON. — Oui.
 LA FLÈCHE. — Les voilà.
 HARPAGON. — N'as-tu rien mis ici dedans?
 LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.
 HARPAGON. — Il tâte le bas de ses chausses. — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.
 LA FLÈCHE. — Ah! qu'un homme comme cela, mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!
 HARPAGON. — Euh?
 LA FLÈCHE. — Quoi?
 HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler?
 LA FLÈCHE. — Je dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.
 HARPAGON. — C'est ce que je veux faire. (Il fouille dans les poches de la Flèche).
 LA FLÈCHE. — La peste soit de l'avarice, et des avaricieux.
 HARPAGON. — Comment? que dis-tu?
 LA FLÈCHE. — Ce que je dis?
 HARPAGON. — Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice, et d'avaricieux?
 LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice, et des avaricieux.
 HARPAGON. — De qui veux-tu parler?
 LA FLÈCHE. — Des avaricieux.
 HARPAGON. — Et qui sont-ils ces avaricieux?
 LA FLÈCHE. — Des vilains, et des ladres.
 HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là?
 LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine?
 HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut?
 LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?
 HARPAGON. — Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.
 LA FLÈCHE. — Je parle... Je parle à mon bonnet. [...]

B. Le malade imaginaire

ACTE I SCÈNE VI

BÉLINE, ANGÉLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN. — Ah! ma femme, approchez.

BÉLINE. — Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN. — Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE.— Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.— Mamie.

BÉLINE.— Mon ami.

ARGAN.— On vient de me mettre en colère.

BÉLINE.— Hélas! pauvre petit mari. Comment donc mon ami?

ARGAN.— Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE.— Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.— Elle m'a fait enrager, mamie.

BÉLINE.— Doucement, mon fils.

ARGAN.— Elle a contrecarré une heure durant les choses que je veux faire.

BÉLINE.— Là, là, tout doux.

ARGAN.— Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉLINE.— C'est une impertinente.

ARGAN.— Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE.— Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.— Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE.— Eh là, eh là.

ARGAN.— Elle est cause de toute la bile que je fais.

BÉLINE.— Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.— Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE.— Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de serviteurs, et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

TOINETTE.— Madame.

BÉLINE. — Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère?

TOINETTE, d'un ton doux et tendre. —

Moi, Madame, hélas! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN. — Ah! la traîtresse.

TOINETTE. — Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus; je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle; mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

BÉLINE. — Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN. — Ah! mamour, vous la croyez; c'est une scélérate. Elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE. — Hé bien je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré, et des oreillers, que je l'accorde dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhumait tant, que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN. — Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BÉLINE, accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan. —

Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant. —

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette. —

Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

BÉLINE. — Eh là, eh là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN, tout essoufflé, se jette dans sa chaise. —

Ah, ah, ah! je n'en puis plus. [...]

